



Citation: Gmür, Thomas (2026), « Fachocène : quand les fascistes s'encroûtent et que le fascisme s'incruste », *Sociétés politiques comparées*, 66 : 215-223, doi : 10.36253/spc-20428

Copyright: © 2026 Gmür. Il s'agit d'un article en accès ouvert, évalué par des pairs, publié par Firenze University Press (<https://www.fupress.com>) et distribué, sauf indication contraire, selon les termes de la licence Creative Commons Attribution, qui permet une utilisation, une distribution et une reproduction sans restriction sur tout support, à condition que l'auteur original et la source soient mentionnés.

Déclaration de disponibilité des données: toutes les données pertinentes sont disponibles dans l'article ainsi que dans ses fichiers d'informations complémentaires.

Déclaration d'intérêts: l'auteur (les auteurs) déclare(nt) n'avoir aucun lien d'intérêt en relation avec cet article.

Charivaria

Fachocène : quand les fascistes s'encroûtent et que le fascisme s'incruste

Fachocène: when fascists acclimatize and fascism takes root

THOMAS GMÜR

Université de Lausanne

E-mail : thomas.gmur@unil.ch

Résumé: Cet article propose quelques prolongements de pensées sur les dynamiques contemporaines de politisation de la nature et de naturalisation du politique discutées lors de la XIV^e Rencontre européenne d'analyse des sociétés politiques. En particulier, il aborde la question d'une fascisation de l'anthropocène, au sens d'un tournant politique dans la manière dont l'humanité laisse son empreinte tenace sur la terre, et des moyens de la diagnostiquer.

Mots-clés: autochtonie ; écologie ; extractivisme ; fascisme ; nativisme ; nature.

Abstract: This article suggests ways to further the questions raised about the contemporary dynamics of politicization of nature and naturalization of politics discussed at the 14th Rencontre européenne d'analyse des sociétés politiques. In particular, it addresses the issue of a "fascistization of the Anthropocene"—understood as a political turn in the way humanity leaves its indelible mark on the Earth—and the means of identifying this process.

Keywords: autochthony; ecology; extractivism; fascism; nativism; nature.

Les 11 et 12 décembre derniers s'est tenue à Paris la XIV^e Rencontre européenne d'analyse des sociétés politiques, sur le thème « Politisation de l'environnement et naturalisation du politique ». Ce colloque a permis de décliner des perspectives d'analyse, mobilisant le prisme comparatif cher à ses habitués sans éviter les préoccupations les plus brûlantes. L'attention s'est ainsi portée sur des situations concrètes diverses où se jouent des transformations

majeures de nos rapports gouvernementaux et scientifiques à la nature, ou sur des discours et des pratiques témoignant de ce qui, à grand fracas ou en tapinois, semble être devenu « naturel » dans le durcissement des politiques contemporaines. Je soulignerai ici, à titre d'observateur, certaines problématiques et résonances conceptuelles ayant traversé cette Rencontre et qui rejoignent des pistes de recherche stimulantes en philosophie politique, à la croisée de cartographies soucieuses de la droitisation du monde et d'ontologies ou de géographies critiques des cosmologies étouffantes, ces tentatives divergentes tentant de résister aux plus immondes des anthropocènes en devenir par le bricolage d'articulations vitales et la rupture d'entraves pernicieuses.

La projection, en ouverture de colloque, du film de Rosalind Fredericks *The Waste Commons / De l'ordure à l'or dur* fut l'occasion de poser les jalons d'une réflexion collective qui navigua ensuite librement entre les panels. Si la détermination politique et l'opiniâtreté quotidienne des protagonistes « récupérateurs » de Fredericks donnent à voir les défis globaux liés à la propreté – mais aussi à la propriété – se déployant dans le cadre de la fermeture imminente d'une méga-décharge de Dakar, le film laisse ouverte la question de ce qui serait véritablement « commun » dans ce legs manifestement négligé et qui échoit ainsi aux besogneux de la globalisation ordurière. Outre les captations privées mues par la survie, possiblement synchronisées ou collaboratives, qui forment le cœur pragmatique du documentaire, *The Waste Commons* mit ainsi d'emblée le public face à la part indésirable de la production extractive débridée, ce spectre encombrant d'un utilitarisme planétaire dont il nous reste encore à prendre la mesure, au-delà de tout effort louable de recyclage, de « décyclage » ou de « surcyclage¹ ».

Situation cocasse : devant la double difficulté technique à assombrir la salle et à lancer la projection sans heurt, l'auditoire parisien demeura ébahi de longues minutes, et cette confusion prolongée serait déjà l'occasion d'une première mise en abîme réflexive sur le rapport de la recherche universitaire au monde et au désordre. Il y aurait en effet matière à penser et à éprouver dans ce sentiment troublant de se retrouver soudain vaguement étrangers ou « impropres » entre les quatre murs d'un « salon scientifique » qui semblait préparé pour recueillir et ausculter les ruines extérieures. Avions-nous justement omis de réfléchir à notre propre chaos ? Si tant est qu'il existe un lieu approprié pour héberger le fatras académique, à quoi ressemblerait-il, et comment nous y mouvoir ? Ne serait-ce pas là l'occasion d'assumer et de considérer plus radicalement le potentiel disruptif – voire « parasitique » – de la critique en sciences sociales dans sa relation avec son environnement de travail ? Celle-ci consisterait alors en un art de « parasiter » – en un sens à la fois intransitif et transitif. Si l'on suit l'invite du théoriste des relations internationales Jonathan Luke Austin, il s'agit en effet de simultanément parasiter « dans » le monde et de parasiter le monde, d'apprendre par combinaison et composition en naviguant à travers nos terrains d'étude, nous frottant à des modes de pensée et d'action dont nous reconnaissons les logiques intrinsèques et l'ambiguïté normative, mais aussi, ce faisant, d'infléchir et de troubler les positions – y compris les nôtres –, de souligner et de suggérer avec soin et sensibilité des malentendus heuristiques et transformateurs entre individus et situations disparates².

¹ En anglais *downcycling* et *upcycling*, termes utilisés à partir des années 1990 pour décrire les transformations de déchets en produits de valeur ou de qualité respectivement inférieure et supérieure sur un plan pratique, artistique, et/ou environnemental par rapport au matériau d'origine.

² Austin, 2019.

Prendre en charge cette tâche raviverait et transformerait alors – pour ne pas dire « sur-cyclerait » – des réflexions de longue date menées sur la liberté scientifique au sein du Reasopo, notamment en soutien aux camarades chercheurs à qui l'on fait de plus en plus sentir qu'ils et elles sont devenus les encombres ou les scories d'un monde universitaire converti à la logique managériale. En géographie critique, la « pensée abyssale³ » trace une ligne de fuite apparentée – quoique plus tragique et antagoniste – issue des études critiques afro-américaines et inspirée de pratiques caribéennes de résistance et de survie pour chercher à perturber et à problématiser les héritages de la modernité et de la colonialité à travers le refus, la déconstruction et la suspension, plutôt que par les voies de la collaboration réformiste ou de la créativité inconséquente. Penser le monde à partir de sa fin, donc – dans le sillage de Césaire⁴ – pour le ré-énoncer comme abysse, y aménager patiemment des ouvertures travaillées par la finitude et la vulnérabilité, et reconsidérer dans ce chaos le rôle crucial que pourraient y jouer les chercheurs de paradoxes, de curiosités et de noises au fil des luttes qu'ils et elles traversent et accompagnent.

Cette péripiétie en ouverture de colloque devrait également nous pousser à revisiter le manichéisme de nos imaginaires utopiques et dystopiques, entre systèmes de durabilité et marges de débâcle, entre espaces de fonctionnalité et sites de panne, entre domaines d'ordre et *topoi* de vacarme et de bazar. Ce fut ici un délabrement imprévu – plus proche de nous, peut-être davantage lié à la fuite en avant technologique et à l'obsession de contrôle ébranlant un Occident périliclitant – qui vint indirectement faire écho à la fange dont nous nous apprêtons à constater le spectacle indécent dans le « Sud global », et dont il serait peut-être avisé de nous occuper avant de balayer devant la porte de nos frères dakarois. L'hypothèse que l'un ne soit que la contrepartie de l'autre ne devrait pas nous empêcher de continuer à penser nos modes de représentation et d'invisibilisation des abjections et des encombrements globaux. Le faire ambitieusement impliquerait de penser le monde dans sa « dislocation », au sens où l'entendait le penseur de l'architecture Benoît Goetz, non pas simplement comme des corruptions et des dégradations accidentelles ou systémiques à déplorer et à réparer, mais comme « la condition de toute localisation », c'est-à-dire du « lieu » comme « espace fracturé, où il n'y a plus seulement le Bon Lieu, où il y a toujours plus qu'un lieu, et toujours un “en dehors” du lieu », ce qui pose immédiatement la question des partages, passages ou transferts entre ces endroits et leurs envers, entre ces lieux et leurs hors-champs ou hétérotopies⁵. Une pensée indocile de la politique et de la nature, où les correspondances se nouent entre forme et informe, entre assemblage et sabotage, afin de s'opposer aux replis de l'humiliation et du ressentiment, esquiserait quant à elle des formes d'émancipation intellectuelle et politique autrement plus fécondes que l'assainissement et la cultivation de prés carrés – aussi rationnels et inclusifs soient-ils – rappelant un régime de plantations⁶.

Puisqu'il est désormais acquis que des processus générés par l'humanité ont des effets indubitables à l'échelle géophysique, cette Rencontre serait surtout l'occasion de questionner ce que ce passage à l'Anthropocène implique politiquement si, comme il est toujours utile de le ressasser,

³ Pugh et Chandler, 2023.

⁴ « Qu'y puis-je ? / Il faut bien commencer. / Commencer quoi ? / La seule chose au monde qui vaille la peine de commencer : / La Fin du monde parbleu. » (Césaire, 1956, 53-54).

⁵ Goetz, 2001, 28.

⁶ Touam Bona, 2021.

l'*anthropos* est avant tout un animal « politique ». En d'autres termes, si nous voulons dépasser le constat homogène et anhistorique d'une ère manufacturée par l'humanité⁷, et problématiser ce diagnostic posé par les géosciences dans le courant des années 2000, il faudrait se demander quelles traces « politiques » l'homme a-t-il léguées, et continue-t-il de laisser sur et dans la terre. Comme certains se sont déjà occupés de trouver quelque point d'inflexion historique à partir duquel la marque territoriale et industrielle de l'humanité serait devenue inéluctable et irréversible, serions-nous désormais susceptibles de reconnaître, en particulier dans la galopante et soutenue extrême-droitisation du monde, des transformations politiques d'une telle envergure et d'une telle radicalité que ses stigmates pérennes soient décelables jusque dans l'environnement ? En bref, approchons-nous bientôt du stade géo-politique de ce que l'on pourrait appeler *fachocène*, et quels seraient les principaux marqueurs de ce fascisme qui se sédimente à mesure que les fascistes deviennent des acclimatés du pouvoir⁸ ?

Il ne fait plus de doute que les dynamiques autoritaires, identitaires et répressives se sont depuis quelques années répandues bien au-delà des contours plus ou moins bien circonscrits de la « fachosphère⁹ », rendant cet état de fait politique, encore inconcevable il y a peu, aujourd'hui ordinaire et largement assimilé. Il serait donc loisible de se demander comment cette idéologie s'est non seulement popularisée loin à la ronde dans les esprits, a durablement imprégné et sclérosé les corps, mais en quoi elle s'est aussi disséminée et enracinée très profondément dans les processus et interactions humains et extra-humains, au point d'acquérir cet inquiétant caractère « naturel ». Si la société capitaliste a depuis des siècles maculé la planète, les souillures fascistes et néofascistes issues des révolutions conservatrices à répétition sur nos sociétés et environnements sont-elles reconnaissables entre toutes ? Alors que de sinistres confluences s'opèrent de plus en plus efficacement entre le toujours florissant capital fossile et les effrontés mouvements réactionnaires en vue de préserver le *statu quo* socio-énergétique¹⁰, l'extractivisme et le colonialisme de l'internationale brune prennent une ampleur et des aises inédites, allant parfois jusqu'à combiner génocide et écocide pour atteindre – souvent impunément – leurs objectifs politiques¹¹. Arendt avait déjà repéré dans la quête d'expansion territoriale déchaînée poussant à bout la logique d'accumulation capitaliste l'un des attributs spécifiques du totalitarisme par rapport à d'autres formes de gouvernementalité tyranniques ou dictatoriales¹². Le fascisme engoncé dans son siège et dans nos habitudes a désormais les moyens de ses ambitions, et s'enhardit ainsi toujours davantage à défigurer la terre.

La première table ronde du second jour de la Rencontre, introduite par Jean-François Bayart, se pencha justement sur les conséquences pour la « nature » du sombre alliage d'accélérationisme technologique et de théocratie conservatrice bénéficiant aujourd'hui d'une seconde jeunesse. Aveuglés par leur désir de contrôle domestique autoritaire et d'épuration

⁷ Neyrat, 2016 ; Bonneuil et Fressoz, 2013.

⁸ D'autres reformulations critiques de l'Anthropocène ont déjà tenté d'en préciser les déterminants socio-politiques, notamment dans le capitalisme, la plantation esclavagiste, ou l'Occident crépusculaire, respectivement à travers les notions de « Capitalocène » (Moore, 2016), de « Plantationocène » (Haraway et Tsing, 2019) et d'« Hespéroène » (Driscoll, 2021).

⁹ « Fascisme 2.0 », AOC, n° 2, été 2025.

¹⁰ Riofrancos, 2025.

¹¹ Crook et Short, 2014.

¹² Arendt, 1958, en particulier la partie 2 : « Impérialisme ».

ethnoculturelle, se permettant en outre d'accaparer des « terres promises » dans leurs zones d'influence, ces conservateurs-révolutionnaires sont ainsi prêts à tout mettre en œuvre pour éclipser les crises climatiques et environnementales contemporaines requérant des solutions communes. Dénigrant celles et ceux qui pointent les sources économique-politiques du problème, ces potentats agitent l'hystérie de leurs mandants sur les bouleversements démographiques qui en découlent. Non contents d'organiser consciemment l'inaction politique face aux incontestables défis environnementaux qui s'accumulent, les Trump, Bolsonaro, Duterte, et leurs disciples d'*Alternative für Deutschland*, *Forum voor Democratie*, *United Kingdom Independence Party* ou *Vox* conjuguent ainsi leur déni climatique tenace avec des récits remaniés de ressentiment culturel et politique¹³.

Aux diverses formes de négationnisme, d'hypocrisie et de cynisme environnemental mentionnées dans ce panel, nous pourrions ajouter les sursauts néo-malthusiens de diverses formations nationalistes transformant leurs pays en chimériques forteresses, tel le référendum qui sera soumis en juin prochain au peuple helvétique, par l'entremise de l'Union démocratique du centre, un parti d'extrême droite dominant la scène politique nationale depuis près de trois décennies, l'invitant à voter pour une limitation de la population suisse à dix millions d'habitants à l'horizon 2050, à travers un verrouillage discrétionnaire de l'immigration dès la jauge des 9,5 millions atteinte. Quand le sage montre la terre, le fou scrute le périmètre du doigt. Ce même parti, connu pour la virulence de sa xénophobie, a même proposé en janvier dernier d'imposer un quota de 30 % d'élèves de langue maternelle étrangère dans toutes les écoles primaires du pays, sans préciser si des émules d'ICE seraient engagés pour faire le tri dans les classes et déporter les écoliers ou les relocaliser dans les communes à la proportion allophone acceptable. Ces exemples sont loin d'être anecdotiques ; ils participent d'un écofascisme ou « nationalisme vert » rampant eu Europe, lequel instrumentalise des éléments de langage écologistes pour justifier des politiques identitaires, discriminer les populations migrantes, et battre en brèche les régulations environnementales et climatiques au bénéfice des industries polluantes. Ce mouvement est le dernier avatar d'un « carbo-fascisme » global au racisme décomplexé et au déni climatique zélé, dont la croissance politique semble rivaliser avec celle des températures saisonnières qu'il contribue à alimenter¹⁴. La façon dont des acteurs clés du complexe militaro-industriel et de la gouvernance sécuritaire, déjà largement habitués à recourir à des métaphores naturalistes pour légitimer leur implication dans ces néfastes entreprises, s'emparent désormais d'une véritable « ontologie écologiste » pour rendre les dynamiques autoritaires et belliqueuses prétendument inéluctables, et pour en dépolitiser les ramifications et les responsabilités sous couvert de complexité, d'enchevêtrement et de non-linéarité, tout en imposant le recours à leurs solutions technologiques, devrait également nous alerter sur l'aggravation de la « naturalisation » de ces déchaînements de violence¹⁵.

Donna Haraway soutenait il y a une dizaine d'années que l'outrage planétaire auquel nous avons donné le nom d'Anthropocène pouvait se résumer à la destruction des lieux et des temps de refuge accueillant des possibilités de diversité culturelle et biologique¹⁶. À l'heure où ces refuges éclectiques et cosmopolites sont systématiquement décimés par une géopolitique au

¹³ Riofrancos, 2025.

¹⁴ Malm et Zetkin Collective, 2021.

¹⁵ Austin, 2024.

¹⁶ Haraway, 2016.

diapason de la loi du plus fort, où la hantise du Grand Remplacement migre du thème littéraire au registre gouvernemental¹⁷, où, pour les influents paléo-libertariens, le « sacrifice » n'est plus synonyme de solidarité protectrice mais de jouissance dans la négation apocalyptique¹⁸, et où – comme l'illustra Ahmet Insel dans sa contribution au premier panel – des gouvernants vont jusqu'à déplacer les lignes de failles sismiques sur les plans cadastraux pour s'obstiner dans une politique d'occupation sauvage des sols et de développementalisme populiste guidée par la « loi naturelle » du marché foncier, les conceptions de la nature portées ou travesties par l'extrême droite sont sur le point de s'incruster dans la chair de notre planète. Nous connaissons les identitaires se tatouant fièrement des racines et des terroirs mythifiés sur leur peau ; c'est aujourd'hui dans la terre qu'ils sont en passe de graver âprement leur révolution conservatrice. La deuxième table ronde, introduite par Armando Cutolo, reprit en les infléchissant certains de ces thèmes. Elle médita spécifiquement sur la manière dont la construction idéologique de « l'autochtonie » instaure un statut de « gardiens de la nature », attribuant des droits de contrôle et de conservation d'un territoire donné à des populations réifiées, niant ainsi les potentialités égalitaires de la citoyenneté et la multiplicité fondamentale des coïncidences et des circonstances qui donnent lieu à toute population. Peter Geschiere rapporta quant à lui des observations anthropologiques nous expliquant comment l'obsession du faux autochtone tourmente, consciemment ou non, les fantasmes de pureté indigène et mène à des illusoire recherches frénétiques du plus enraciné des citoyens de souche. Pour reprendre les mots de Thomas Fouquet dans son exposé, la figure de l'autochtone est ainsi à la fois un ailleurs troublant le dedans et une centralité construite à partir du dehors. Afin de conjurer ces tentations, Peter Geschiere opposa ainsi à l'allégorie architectonique d'Euripide peignant l'immigré comme une « méchante cheville fichée dans une poutre », l'oraison funèbre du Ménexène de Platon, qui nous rappelle que nous sommes toutes et tous nés d'une seule mère, cette égalité d'origine, établie par la nature, nous obligeant et nous responsabilisant à rechercher l'égalité politique. Une telle aspiration à une nature commune pourrait bien sûr être diversifiée et élargie – comme le fait d'ailleurs Haraway à travers ses spéculations théoriques peuplées de cyborgs et de composts, lorsqu'elle nous enjoint à « faire des parents, pas des bébés », c'est-à-dire à se retrouver et se recomposer des parentés et des liens de proximité foisonnants¹⁹. Pour ne pas cependant retomber dans une démarche agressive ou insouciant de reconquête sauvage d'origines, cela impliquerait certes de nous reconnaître en tant qu'humains comme toujours-déjà assemblages dans une ontologie relationnelle, mais également de prendre au sérieux la question d'héritages qui ne nous incombent pas « naturellement », sans toutefois que nous puissions nous les octroyer à notre guise. Plus tôt dans la première journée, Alexandre Gandil nous avait justement invités à sortir de la fausse antinomie entre abandon et patrimonialisation, en relatant son terrain sur la fabrique de la mémoire dans les ruines contemporaines d'un centre de documentation sur la guerre psychologique à Taiwan, à la lumière duquel il préconisa la recherche fortuite, la curiosité esthétique, et l'attention sensible aux possibilités hétérogènes des traditions et des legs enfouis. Gare enfin à la dépolitisation de ces trajectoires créatives marginales dans le tissage réinventé d'origines. En nous emmenant auprès des pêcheurs marocains de

¹⁷ Fassin, 2025.

¹⁸ « Peter Thiel et la fin des temps (première partie) », *Le Grand Continent*, 20 avril 2025, URL : <https://legrandcontinent.eu/fr/2025/04/20/peter-thiel-apocalypse-1/>.

¹⁹ Haraway, 2016, 102.

Sidi Bounouar, Beatrice Ferlaino souligna justement le danger que la valorisation des pratiques et savoir-faire ancestraux s'embourbe dans des « profils » individuels guidés par le seul horizon lucratif, alors que les structures qui rendent socialement et économiquement (im)possibles d'autres formes de subjectivation demeurent souvent impensées.

Les deux dernières tables rondes nous présentèrent enfin certains développements récents relatifs aux politiques climatiques et à leurs mises en œuvre dans la dialectique entre centre et périphérie, et nous exposèrent les conséquences dramatiques de la gouvernementalité appliquée à l'environnement. Ils rappelèrent également la nécessité d'étudier conjointement la ruée vers les « minéraux critiques » et les nouvelles tensions géopolitiques liées aux impératifs de sécurité nationale. Parmi d'autres, le parallèle esquissé dans la présentation de Florent Bédécarrats entre les mesures et démesures de la conservation biologique et celles liées aux empreintes carbone suggéra des pistes de réflexion originales. Au-delà des aberrantes possibilités apparemment imminentes de transactions entre créditeurs et débiteurs de la biodiversité, son analyse interrogea le vertige de la mise en nombre de l'environnement, déjà manifeste dans l'approche quantitative des indicateurs de l'UICN (Union internationale pour la conservation de la nature), ce savant mélange de cartographie rigoriste confinant au mythe borgésien et d'inventaire zoologique génésiaque en prévision de déluges annoncés. Une fois sa méthodologie mise à nu, il devient patent que l'UICN ne trouve de la biodiversité – et son déclin – que là où elle regarde. Ses alarmantes « données d'absence » ne sont construites qu'en creux, en extrapolation des « données de présence » locales inégalement récoltées et de ce qui serait attendu alentour. Les ravages d'une bio-homogénéité plus structurelle, portée par l'agro-industrie, doivent encore être appréhendés, mais il y a fort à parier qu'ils se révèlent aussi destructeurs que les politiques d'uniformisation culturelle et sociale portées par les parterres identitaires qui fleurissent actuellement aux quatre coins du globe.

Ces riches questionnements sur la quantification et la marginalisation illusoires des processus environnementaux font curieusement écho au dilemme imaginé par Léon Tolstoï dans un petit conte publié en 1885, dans lequel l'écrivain russe se demandait *Ce qu'il faut de terre à l'homme*²⁰. Sa parabole sur la quête assoiffée de croissance, attirée par l'ailleurs mais retournant *in fine* à la propriété – suivie au détriment du prochain et des ressources limitées –, s'articule autour de la rencontre entre le moujik Pakhom et la peuplade des Bachkirs. Ces derniers connaissent et contrôlent des steppes d'une grande richesse, mais la réputation qui les précède les réduit à des êtres « simples comme des moutons », au point que l'on puisse, dit-on, leur extorquer des quantités faramineuses de terre pour des cadeaux dérisoires et quelques kopecks de plus. Nous pourrions y lire un prolongement des mythes virginaux charriés par les conceptions présentées lors de la table ronde sur l'autochtonie, ou une allégorie du statut réservé aux victimes collatérales du marchandage néocolonial et néo-mercantiliste contemporain, à *Gaza Beach* ou *Nuuk-a-Lago*. Reste que le « deal » que les Bachkirs soumettent à Pakhom dans la fable est corsé : il sera certes autorisé à s'approprier le territoire qu'il désire pour une modique somme, mais à condition qu'il parvienne à le circonscire à pied en l'espace d'une journée. Pardonnez le *divulgâchis* : malgré ses appétits territoriaux grandissants, le héros réussira *in extremis* à rejoindre son point de départ avant le coucher du soleil, à ce détail près que ses efforts lui seront fatals. Qui trop embrasse, mal étire, et qui trop arpente, donc, s'éreinte.

²⁰ Tolstoï, 2022.

Le paysan est enterré sur place, et ainsi tombe l'appel tolstoïen à la sobriété foncière : un lopin pour sa sépulture – « tout juste ce qu'il faut de terre à l'homme ».

À sa manière, la philosophe contemporaine Eva von Redecker contemple elle aussi cette idée de retenue territoriale, lorsqu'elle propose de repenser de fond en comble la conception libérale de la liberté pour endiguer les ravages de la propriété. Le problème fondamental de cette liberté « s'étendant sur environ quatre cents ans et imprégnant tous les États de droit ainsi que notre système économique capitaliste », affirme von Redecker, est qu'elle suppose l'horizon d'une « liberté de mouvement extrême » couplée à « une volonté sans limites²¹ ». La penseuse y oppose ainsi une théorie de la liberté de « demeurer » ou de « séjourner » à l'aune de laquelle il deviendrait primordial de « préserver un monde habitable²² ». Une telle révolution conceptuelle nous permettrait alors, selon von Redecker, de réarticuler avantageusement dans une dimension temporelle la tension spatiale entre restrictions individuelles et problématique écologique contre laquelle ne cesse de butter notre sacro-sainte liberté de mouvement.

Toutes porteuses qu'elles soient d'un affranchissement de certaines pulsions expansionnistes, la sentence tolstoïenne et la liberté casanière de von Redecker flirtent cependant avec une austérité spatiale et cinétique qui risquerait d'avaliser les fictions les plus réductrices de la géographie fascisante et nativiste dont nous avons entrevu les visées lors de cette Rencontre. En effet, si le droit à la terre n'est pas étendu aux horizons qui peuvent être parcourus ou découverts, seul ou collectivement, mais que l'espace dédié à l'épanouissement de chacun se voit limité à son domicile, une pente glissante se profile menant d'une décroissance environnementale raisonnable à une réduction absurde de la liberté de mouvement au droit du sol – en somme, chacun chez soi, et les moujiks seront bien gardés. L'enjeu politique de la question territoriale et environnementale réside alors, comme souvent, dans la « modalité » – plutôt que dans l'ampleur – de nos arpentages du monde, c'est-à-dire dans la manière dont nous traçons et éprouvons nos trajectoires. Plutôt que de craindre l'errance ou de déplorer la sédentarité en tant que telles, et au lieu de fantasmer le bercail ou l'ubiquité, il nous resterait donc à examiner soigneusement comment nous oscillons entre *alyah* et diaspora²³, entre assimilation et déprise, entre circonscription et débordement, entre apprivoisement et exposition, entre ratissage et marronnage.

L'AUTEUR

Thomas Gmür est chercheur postdoctoral et enseignant en théorie politique et relations internationales à l'université de Lausanne. Ses travaux actuels portent sur les formes de vie démocratiques et l'imaginaire du corps politique.

ABOUT THE AUTHOR

Thomas Gmür is a postdoctoral researcher and lecturer in political theory and international relations at the University of Lausanne. His current work explores democratic forms of life and the imaginary of the body politic.

²¹ von Redecker, 2023, 26.

²² *Ibid.*, 17.

²³ Feher, 2026.

RÉFÉRENCES

- Arendt, Hannah, (1958), *The Origins of Totalitarianism* (Cleveland : Meridian Books).
- Austin, Jonathan Luke, (2019), « A parasitic critique for international relation », *International Political Sociology*, vol. 13, n° 2, pp. 215-231.
- Austin, Jonathan Luke, (2024), « The ecology of violence », in Gruszczak, Artur et Kaempf, Sebastian (dir.), *Routledge Handbook of the Future of Warfare* (Abingdon : Routledge), pp. 63-73.
- Bonneuil, Christophe et Fressoz, Jean-Baptiste, (2013), *L'événement Anthropocène. La terre, l'histoire et nous* (Paris : Seuil).
- Césaire, Aimé, (1956), *Cahier d'un retour au pays natal* (Paris : Présence africaine).
- Crook, Martin et Short, Damien, (2014), « Marx, Lemkin and the genocide-ecocide nexus », *The International Journal of Human Rights*, vol. 18, n° 3, pp. 298-319.
- Driscoll, Kári, (2021), « “Das eigentliche Problem vom Menschen” : debt, (ac)countability, and the financialization of wildlife conservation », *The Germanic Review: Literature, Culture, Theory*, vol. 96, n° 2, pp. 108-123.
- Fassin, Éric (2025), « Grand Remplacement, succès d'un slogan », *Diagram[me]s*, propos recueillis le 28 novembre, URL : <https://www.diagrammes.fr/fr/folders/grand-remplacement-le-succes-dun-slogan>.
- Feher, Michel, (2026), *Redevenir juif. La fin d'un pacte de blanchiment réciproque* (Paris : La Découverte).
- Goetz, Benoît, (2001), *La dislocation. Architecture et philosophie* (Paris : Passion).
- Haraway, Donna J., (2016), *Staying with the Trouble: Making Kin in the Chthulucene* (Durham : Duke University Press).
- Haraway, Donna et Tsing, Anna, (2019), *Reflections on the Plantationocene: A Conversation with Donna Haraway and Anna Tsing, Moderated by Gregg Mitman* (Madison : Edge Effects).
- Malm, Andrea et Zetkin Collective, (2021), *White Skin, Black Fuel: On the Danger of Fossil Fascism* (Londres : Verso Books).
- Moore, Jason W. (dir.), (2016), *Anthropocene or Capitalocene? Nature, History, and the Crisis of Capitalism* (Oakland : PM Press).
- Neyrat, Frédéric, (2016), *La part inconstructible de la Terre. Critique du géo-constructivisme* (Paris : Seuil).
- Pugh, Jonathan et Chandler, David, (2023), *The World as Abyss: The Caribbean and Critical Thought in the Anthropocene* (Londres : University of Westminster Press).
- Riofrancos, Thea, (2025), « Extractivisme, vert et brun », *Diagram[me]s*, propos recueillis le 14 mars, URL : <https://www.diagrammes.fr/fr/folders/extractivisme-vert-et-brun>.
- Tolstoï, Léon, (2022), *Ce qu'il faut de terre à l'homme*, trad. par Ely Halpérine-Kaminsky (Paris : Éditions Sillage).
- Touam Bona, Dénètem, (2021), *Sagesse des lianes. Cosmopoétique du refuge, 1* (Fécamp : Post-Éditions).
- von Redecker, Eva, (2023), *Bleibefreiheit* (Francfort : S. Fischer Verlag).